

L'Abbaye des cent péchés

La Saga du Codex Millenarius

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS MICHEL LAFON :

Le marchand de livres maudits, 2013
La bibliothèque perdue de l'alchimiste, 2014
Le labyrinthe du bout du monde, 2015

Marcello Simoni

L'Abbaye des cent péchés

La Saga du Codex Millenarius

*Traduit de l'italien
par Serge Filippini*



Titre original :
L'abbazia dei cento peccati, di Marcello Simoni

©Marcello Simoni, 2015

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or transmitted in any form or by any means, electronic or mechanical, including photocopying, recording or by any information storage and retrieval system, without permission in writing from the Publishers.

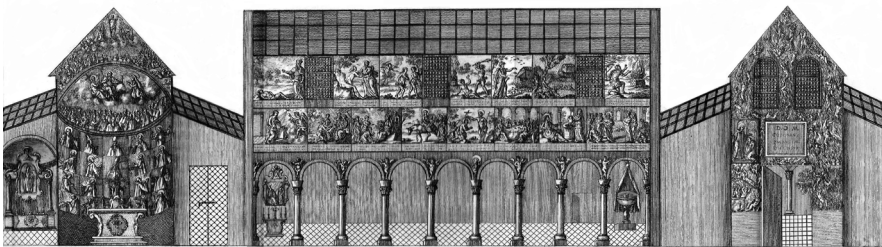
© Éditions Michel Lafon, 2016
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*À Giorgia
qui a bien voulu me suivre
sur les sentiers de cette aventure*

L'Abbaye des cent péchés

(avril 1333 – avril 1347)



*L'orgueil éloigne de Dieu ;
l'envie, de son prochain,
et la colère, de soi-même.*

Hugues de Saint-Victor,
De quinque septenis, II.

En l'année du Seigneur 1345, vers la fin du mois de mars, Saturne, Jupiter et Mars entrèrent en conjonction entre les 15° et 17° degrés du Verseau. Il en résulta un événement astronomique qui enflamma les cœurs et les esprits des savants. S'il n'est pas facile d'établir dans quelle mesure les mouvements des corps célestes ont influé sur les actions humaines, il est avéré que les années suivantes virent l'Europe livrée à la guerre, à la famine et à la peste. L'Occident chrétien tout entier devint le théâtre d'une danse macabre qui réveilla la peur de l'Apocalypse.

Cependant ces fléaux n'éteignirent aucunement la soif de vérité, de beauté et de grands idéaux. C'est lors de cette époque terrible, en effet, qu'une abbaye surgie non loin de la mer donna naissance à l'un des courants picturaux parmi les plus fascinants et les plus mystérieux du Moyen Âge. Voici l'histoire des hommes et des femmes qui ont pris part à son accomplissement.

Prologue

*Forêt de Ferrare, près les faubourgs de San Giorgi
Le 12 avril 1333*

Les trois hommes se rencontrèrent en grand secret après le coucher du soleil. Deux arrivèrent ensemble à cheval. Ils avaient suivi le Pô et failli se perdre dans un labyrinthe de vallées et de marécages, et patientaient à présent sous les arbres en tendant l'oreille au moindre bruit venu des ténèbres. Ils se ressemblaient par les traits de leur visage, la pâle carnation de leur peau et la même chevelure fauve : une étroite parenté les unissait. Le plus âgé, toutefois, était doté d'un regard si profond qu'on l'aurait remarqué même dans le feu de la bataille. L'un et l'autre portaient une armure aux plaques finement ciselées, ce qui attestait d'un haut lignage, tout comme les harnais de leurs montures.

Puis arriva le troisième, à cheval également. Il était revêtu d'une cape pourpre et coiffé du chapeau de cardinal, mais les gants de fer qui emprisonnaient les rênes laissaient entrevoir, sous l'habit, une cotte de mailles. « Votre Majesté, Votre Altesse, dit-il en s'arrêtant sous le feuillage d'un grand orme. C'est un honneur.

– Vous daignez enfin ! » s'exclama le plus jeune.

Tous deux s'étaient exprimés dans un français parfait.

Le jeune homme n'avait pas encore dix-sept ans ; son visage trahissait l'ardeur d'un tempérament impétueux : « Un instant encore, Monseigneur, et vous ne nous auriez pas trouvés ! »

L'homme qui se tenait à son côté, d'un geste, lui ordonna de se calmer. « Soyez indulgent avec mon fils, Éminence. Il a de nombreux dons, mais pas celui de freiner ses pensées.

– Eh bien, il faudra qu'il apprenne ! répliqua le cardinal d'un air entendu. En tout cas, ce soir.

– Ainsi vous l'avez trouvé ? » voulut savoir l'homme le plus âgé.

Il parlait maintenant un ton plus bas. Le cardinal acquiesça de la tête. « Il était en route pour Ferrare. Mes soldats l'ont capturé près du mur d'enceinte en préparant le siège. Un coup de chance.

– En somme, vous ne nous aurez pas convoqués pour rien ! exulta le jeune homme. Et dites-moi, Éminence, a-t-il... A-t-il parlé ?

– En doutez-vous ? »

Sans un mot de plus, le cardinal leur fit signe de le suivre et pénétra au trot à l'intérieur de la forêt. Après avoir franchi les ombres enchevêtrées peuplées de chouettes et autres animaux nocturnes, ils parvinrent à une clairière. Là, ils trouvèrent des écuyers et des machines de guerre destinées à un siège. Au centre du terrain, éclairé par des torches, un homme entièrement nu était couché dans l'herbe. Les trois arrivants s'approchèrent pour mieux l'observer. C'était un moine, à en juger par sa large tonsure. Il gisait à terre dans une attitude rien moins que naturelle car son corps épousait la forme d'un « X ». Des cordes attachées à ses bras et

à ses jambes le liaient à quatre chevaux. Les bêtes ne bougeaient pas et les cordes étaient relâchées. Mais le visage du malheureux était défiguré par une indicible souffrance. Il avait les épaules, les coudes et les genoux gonflés et tuméfiés : on lui avait infligé l'écartèlement bien au-delà du supportable.

Le cardinal mit pied à terre et s'accroupit à côté du moine. « Padre Facio di Malaspina, en fuite depuis trois ans. » Ce n'est pas au supplicé qu'il s'adressait, mais aux deux hommes en armes qui l'avaient suivi. Il ôta son chapeau, découvrant une épaisse chevelure grise, et se passa la main sur le visage. Il souriait. « En fuite pour cacher une chose aussi rare que précieuse. Mais qu'il n'avait pas sur lui au moment de sa capture. »

Sur ces mots, le moine fut saisi d'un violent tremblement. Il lâcha un cri chargé de haine : « Soyez maudit ! » Il fit mine de se relever mais ni ses tendons ni ses muscles n'étaient plus en état de le soutenir. « Soyez maudit ! Vous et tous les chiens d'Avignon ! » siffla-t-il. Et il referma les paupières, à bout de forces.

« Je ne comprends pas, intervint l'homme le plus âgé, tout en échangeant un regard avec son fils. S'il n'avait rien sur lui...

– Il l'a caché, expliqua le cardinal. Dans une église, près d'ici. » Il se remit debout, chassa de son habit quelques brindilles. « J'ai envoyé des hommes de confiance le trouver. C'est pourquoi j'étais en retard. Ils devraient déjà être de retour. »

En effet, peu après, cinq ombres encapuchonnées apparurent en lisière du camp, sous la clarté de la lune. Ils portaient des cuirasses cloutées et de larges manteaux noirs. Au centre, le plus grand d'entre eux serrait contre sa poitrine une sorte d'écrin. Il s'agenouilla au pied du prélat et le lui tendit, sans un mot.

Le cardinal considéra un instant le coffret d'un air presque craintif ; puis, cédant à l'impatience, l'ouvrit. Il y avait trois objets à l'intérieur.

« *Dominus meus et Deus meus* », murmura-t-il d'une voix tremblante. Il se signa. Et, d'un geste très révérencieux, il présenta le coffret ouvert aux deux gentilshommes.

Observant leur réaction, le cardinal vit leur ébahissement. Qu'avaient-ils à dire maintenant ? Comme rien ne sortait de leurs lèvres, il décida que le moment d'émotion n'avait que trop duré. Il prit la parole lui-même : « Je garderai la coupe, et la pointe de la lance sera confiée à la garde du prince, déclara-t-il en pesant chaque mot de son propos. Et quant à vous, Majesté... » Il sortit de l'écrin le troisième objet pour l'examiner à la lumière d'un flambeau. C'était un petit rouleau de parchemin.

Voyant cela, son interlocuteur surmonta sa surprise et lui arracha l'objet des mains. « Ceci me revient ! dit-il d'un air de défi. Et le secret qui va avec ! »

Le cardinal parut vouloir protester, mais il se mordit les lèvres, résigné. « Ainsi soit-il, Majesté, déclara-t-il d'un ton mielleux. Il sera à vous. Jusqu'à ce que nous décidions d'en révéler l'existence... »

Mais l'homme objecta, circonspect : « Cependant, Éminence... pardonnez mon audace. Mais si entre-temps il vous arrivait quelque chose de fâcheux, ou s'il vous était impossible de nous retrouver, comment pourrais-je démontrer l'authenticité de ce document ? »

Le cardinal émit un soupir. « Vous avez raison. Sans mon témoignage, il pourrait être considéré comme un faux. Laissez-moi réfléchir. » Il étudia le petit rouleau en gardant le silence, puis hocha la tête. Ayant ôté le gant de fer de sa main droite, il retira un anneau qu'il avait au doigt. « Accompagnez-le de ceci, comme gage de ma parole. » Il lui tendit l'anneau. « Mais prenez

L'ABBAYE DES CENT PÉCHÉS

garde. Ne le montrez à quiconque avant que l'heure soit venue.

– L'heure qui nous verra réunis à nouveau, dit l'homme en prenant l'anneau. Par-devant le pape. »

Le prélat lui répondit avec un sourire complice : « L'heure qui verra votre fils être couronné empereur. »

*

* *

Les trois hommes abandonnèrent au centre de la clairière le supplicié nu et tremblant.

Le padre Facio di Malaspina vivait encore.

PREMIÈRE PARTIE

La pierre de l'exil



Les Hauts de Crécy
Le 26 août 1346

Maynard refit ce rêve. Trois chevaliers en armes lancés au galop dans une charge furieuse. Ils ne ressemblaient en rien à des mortels ordinaires. Leur tête disparaissait entièrement sous de flamboyantes auréoles, chacune d'une couleur différente. La première était blanche, la deuxième, rouge, et la troisième, dorée. Ils franchissaient les ténèbres en serrant dans leur poing de mystérieux trophées, et leur chevelure qui dansait au vent semblait une queue de comète.

Avant de rouvrir les yeux, il vit ces images se superposer à des souvenirs récents. L'espace d'une minute, il suivit la charge des trois chevaliers dans la foule des combattants : le triomphe de la violence et de la mort. Puis les flèches anglaises sifflèrent. Son cheval poussa un hennissement d'effroi, il y eut un craquement... Il se réveilla en sursaut.

Il était face contre terre, de la boue plein la bouche. Il faisait noir. La pluie frappait sa cuirasse d'un bruit sourd, monotone, qui le poussa à vouloir se lever. Mais il avait les jambes entravées et la terreur s'empara de

lui. Quelque chose de lourd lui pesait sur le dos. Dans un élan de désespoir, il déplaça le bras gauche – le seul qu’il pût remuer – en quête d’un appui. Il n’y voyait rien. Il sentit pourtant que sa main gantée de fer avait saisi un cordage. Il assura sa prise et commença de se traîner en avant. C’était difficile. Son armure le paralysait, empêchait ses mouvements ; il put néanmoins, en rampant dans la boue, libérer aussi son bras droit.

Il songea alors à retirer son heaume. Il porta les doigts à sa nuque et tracassa la courroie de sa cotte jusqu’à ce qu’elle se relâche. Il ôta son heaume, non sans se griffer la figure. Et il vit surgir, dans la clarté grise du soir, l’objet auquel il s’était cramponné : la bride d’un cheval mort.

Il était coincé sous un amoncellement de corps, chacun dans sa coque de métal. C’était tout ce qu’il restait de ses frères d’armes, comme il les appelait voilà peu de temps encore. Le spectacle macabre s’étendait sur tout le champ de bataille, à perte de vue, jusqu’au pied de la colline. Des cavaliers, des fantassins, des arbalétriers anéantis par un immense coup de faux dévastateur : tous gisaient dans le silence, sur cette terre sillonnée de ruisseaux écarlates.

Maynard parvint à surmonter l’horreur, mais pas la honte que lui inspirait la vue de tant de valeureux compagnons livrés aux corbeaux. Saisi de rage, il se projeta en avant pour se libérer de la masse écrasante. Puis il se mit sur le flanc, et respira à pleins poumons. La pluie sur son visage lui procura un sentiment de pureté. Il sentit renaître en lui le souvenir de sa sœur Eudeline, cloîtrée pour fuir la perversité de leur père. Eudeline : un nom lumineux. Comme il aurait voulu la revoir ! La serrer dans ses bras. De ce geste dépendaient peut-être son propre salut et celui du monde.

Une douleur soudaine à la jambe gauche lui fit porter son attention sur son genou. Une flèche y était enfoncée. C'est alors qu'il se souvint : touché pendant la charge, il était tombé de son cheval et la mêlée l'avait submergé. Il se pliait en avant pour étudier la blessure quand une ombre menaçante l'obligea à lever d'instinct la main droite. Il retint un poignet juste avant d'être frappé par une miséricorde, la longue et fine dague qui sert à donner le coup de grâce. Un fantassin anglais le dominait. Avec une vive torsion du buste, Maynard arracha une pointe de lance fichée en terre et la lui planta sous la mâchoire.

L'homme tomba, agonisant. Maynard reprit son souffle.

Il fallait partir. Se servant de sa jambe droite comme d'un levier, il se remit debout, mais glissa dans la boue. Bien que trop faible pour marcher, il se jura de ne pas rester là, quitte à ramper comme un ver. Il savait quelle direction prendre. Si l'armée française n'était pas défaite, les troupes d'Édouard III et du Prince Noir devaient occuper les villages du Nord et la route qui longeait la rive ouest de la Mave. Il n'avait d'autre possibilité que de marcher vers l'est et d'atteindre l'ancienne voie romaine qui menait à Amiens. Ensuite, il prendrait vers le sud. L'entreprise était difficile pour un homme qui ne tenait pas sur ses jambes. Mais cela valait toujours mieux que d'attendre la mort en ces lieux.

Il se traîna sur le sol en s'agrippant à tout ce qui se présentait, corps déchiquetés, armes plantées dans la boue, buissons rabougris... Tout ce qui lui permettait d'avancer était bon. Toutefois, l'horrible fatigue le força soudain à s'arrêter. Adossé à la roue d'un chariot à moitié détruit, il décrocha ses spalières et ses

coudières. Ainsi il pourrait remuer librement les bras. Il parvint enfin à glisser la main sous son genou. Il pouvait maintenant inspecter la blessure. La flèche était profondément enfoncée. Le simple fait de l'effleurer déclenchait des spasmes lancinants. Seul, il n'arriverait pas à l'extraire.

Quand il sentit ses forces lui revenir, il se remit en route. Il pensait s'être assez reposé pour pouvoir marcher en boitant, cependant il ne se releva pas pour autant. Le fantassin anglais qui l'avait agressé ne devait pas être le seul à rôder dans les parages. Beaucoup d'autres chacals s'acharnaient sûrement à détrousser les cadavres. Mieux valait se traîner dans la boue, sous la couche de neige.

Il avait couvert la moitié du parcours quand il dut s'arrêter à nouveau. Son bras, gonflé, lui faisait mal. Il songea à se libérer d'autres morceaux d'armure, afin d'alléger le fardeau, mais presque toutes les boucles qui fixaient les plaques de fer se trouvaient derrière les épaules. C'est à peine s'il pouvait atteindre l'omoplate. Il se coucha à terre, exténué, et pria le Seigneur de lui rendre ses forces.

La réponse ne vint pas du Seigneur. Ce qu'il entendit fut un gémissement d'agonie.

Maynard s'aperçut qu'il était appuyé sur le corps d'un homme encore en vie. Il s'écarta brusquement. Cet homme, écroulé à terre dans une position grotesque, gisait au milieu des cadavres. Une barbe flamboyante entourait ses traits nordiques. Les plaques de sa cuirasse étaient ciselées. Il s'obstinait à garder la main droite sur la garde de son épée ; et sa main gauche se cramponnait à la crinière d'un cheval criblé de flèches, comme s'il voulait l'éperonner pour se lancer à la charge. Mais le malheureux guerrier était déjà vaincu par le plus

impitoyable des ennemis. Sous les plaques de fer qui couvraient sa poitrine, les chairs étaient déchirées. On apercevait la blancheur de l'os. L'enchevêtrement des viscères évoquait un étendard effiloché. L'heure de ce soldat était venue. Pourtant, Maynard n'eut pas le cœur de passer son chemin.

L'homme devinait-il ses pensées ? Lâchant son épée, il tendit le bras et murmura : « Jang... »

Maynard l'observait. Il observa ses iris bleus qui virevoltaient désespérément en tous sens. L'agonisant ne pouvait plus fixer son regard sur quoi que ce soit. « C'est votre nom ? »

– Jang de Blannen, répéta l'homme plus fermement. Maudit soit celui qui m'a trahi. » Il cracha du sang, en proie à des spasmes.

Un instant, Maynard crut l'avoir perdu. Puis il le vit s'essuyer le menton d'une main tremblante et lâcher un soupir. Maynard n'en croyait pas ses oreilles. Il avait déjà entendu prononcer ce nom, comme presque tous ceux qui avaient pris part aux combats de Crécy. Jang de Blannen ! Le roi Jean I^{er} de Bohême ! Un guerrier qui comptait parmi les alliés les plus précieux du souverain français. Il avait absolument voulu participer à la charge, quand bien même l'issue de l'affrontement était déjà fixée. Il avait tenu à défier la terrible formation carrée d'archers anglais. « Donc, vous êtes...

– Et vous, chevalier ? le coupa Jang en se cramponnant à la vie de toutes ses forces. Dites-moi votre nom...

– Maynard de Rocheblanche, pour vous servir.

– C'est un service, en effet, que j'ai l'intention de vous demander. »

Maynard fit une grimace désolée. « Dieu m'est témoin que si je pouvais vous emmener avec moi... » Il eut un geste vers les côtes blessées de Jang. « Mais je crains

que vous ne soyez pas en état de vous déplacer, noble seigneur...

– Je ne souhaite pas être sauvé. Je veux seulement que le secret soit gardé...

– Quel secret ? »

Jang de Blannen fixa son regard sur celui de Maynard, donnant presque l'impression d'avoir recouvré la vue. Avec une lenteur extrême, il tira de son gant de fer un objet.

C'était un petit rouleau de parchemin passé dans un anneau. Le roi de Bohême le tendit à Rocheblanche.

« Emportez-le... Cachez-le... Ne le montrez à quiconque... À quiconque ! Jamais... Pas même à mon fils.

– Mon seigneur, ayez la bonté de m'expliquer... »

Jang de Blannen courba le buste, assailli de douleur. Il résista en serrant les dents. Sa barbe épaisse s'imprégna de sang. « Rappelez-vous ! J'ai été trahi par quelqu'un qui le convoitait... » Il fut pris d'une violente quinte de toux. Puis, d'un signe, il pria Maynard d'attendre, comme prêt à mourir. « Il m'a rendu aveugle avec un poison, ce maudit... Peu avant mon départ pour la bataille...

– Dites-moi, Majesté ! Dites-moi son nom ! »

La vie du malheureux souverain était parvenue à son terme. Il posa la nuque sur le lit de cadavres où il gisait et leva les yeux vers le ciel de plomb. « Jurez, chevalier... » Sa voix devenait quasi imperceptible. « Jurez de m'obéir, je vous en prie... Avant que l'âme n'abandonne mon corps... »

Maynard chancelait. Il aurait voulu se soustraire à cette obligation, et jeter au loin le rouleau de parchemin. Sans savoir pourquoi, il eut le pressentiment de commettre une terrible erreur, de prendre une décision qu'il regretterait à jamais. Cependant il ne put ignorer l'appel du devoir. Il avait devant lui un souverain mourant, un

L'ABBAYE DES CENT PÉCHÉS

homme qui en appelait à son honneur. Et il n'est rien comme l'honneur, dans les moments obscurs, pour rendre les humains semblables à des anges.

Maynard de Rocheblanche jura de garder le secret, à l'instant où Jang de Blannen rendit son dernier soupir.

La pluie se transforma en une averse noire, épaisse. Maynard, sous peine de se noyer dans la boue, dut abandonner en hâte le cadavre de Jang de Blannen pour gagner un abri sur une éminence. Les ténèbres avaient dévoré le champ de bataille si vite qu'il avait perdu tous ses repères, mais il redoutait de perdre connaissance et de se réveiller au milieu des ennemis, c'est pourquoi il ne voulait plus s'arrêter. Après avoir caché sous son plastron de fer le rouleau de parchemin et l'anneau, il rampa vers ce qu'il espérait être un chemin sûr. Presque certain d'aller vers l'est, il s'imposait d'avancer en ligne droite. Sa jambe gauche tressaillait de douleur et le ralentissait. Elle l'entrava surtout quand il fut obligé d'enjamber le talus d'un fossé. Puis il fallut avancer sur un tapis d'herbe détremnée. Et enfin sous les arbres. Le théâtre de la bataille était loin désormais. Il continua jusqu'au moment où ses mains se posèrent sur une dalle de pierre sertie dans l'ornière d'un chemin. Il avait atteint la voie romaine. Vaincu par l'épuisement, il s'évanouit.

Il fut réveillé par un bercement monotone. Il se trouvait sur un chariot bâché. Une silhouette emmitouflée était assise à côté de lui. Sa vue se brouilla ; et il glissa de nouveau dans les ténèbres.

Quand il reprit connaissance, la voix de Jang de Blannen lui retentit à l'oreille. Il faisait jour, le chariot était à l'arrêt. Maynard essaya de se lever, mais un élancement au genou le contraignit à rester couché sur le dos. Il décida de se traîner prudemment jusqu'au bord de la plate-forme. Là, il pourrait s'asseoir et regarder dehors. La pluie avait cessé. Deux personnes enveloppées de leurs manteaux levèrent les yeux vers lui. Une femme et un garçon. Ils étaient accroupis près d'un feu, sur le talus, au bord de la route. La femme remuait quelque chose dans un chaudron.

Maynard n'eut pas le temps de prononcer un mot qu'un homme surgit et lui tendit une gourde. Maynard remercia d'un signe de tête et but. Il était sans force, il avait des vertiges. Dans sa jambe engourdie, la douleur était insupportable.

« Soyez béni, messire, dit l'homme. Si mon fils n'avait pas ouvert l'œil, et le bon, vous seriez resté sous la pluie.
– Je vous dois la vie. »

Le chevalier lui rendit sa gourde, et en profita pour l'étudier mieux. C'était un homme chauve et trapu, vêtu d'une esclavine verte. Maynard le jugea trop soigné pour un paysan ou pour un simple artisan. « Je m'appelle Maynard de Rocheblanche. Merci pour votre bonté. Vous n'aurez pas affaire à un ingrat.

– Jérôme Bataille », répondit l'homme. Et, désignant les autres : « Ma femme, Marie. Et Nicolas, mon fils. Nous venons de Bruges et allons à Paris. Chemin faisant, nous avons appris que des armées s'affrontaient. Cette nouvelle nous a poussés à rouler même de nuit, histoire de ne pas nous retrouver au milieu.

– Vous feriez bien de continuer plus loin vers le sud, et vite ! conseilla Maynard, les sourcils froncés. J'ai participé à ces combats. Et croyez-moi, la région grouillera bientôt d'Anglais. »

Le jeune Nicolas fixait sur lui un regard admiratif. « Dites, messire, êtes-vous un chevalier du roi de France ?

– Oui. Et contraint d’implorer votre aide, répondit Maynard en frappant du poing son armure. J’ai besoin que vous m’aidiez à ôter toute cette ferraille. » Il leur montra la flèche enfoncée dans son genou. « À retirer ça aussi. »

Jérôme marqua une brève hésitation, puis il hocha la tête et grimpa sur la plate-forme avec son fils. En suivant les indications de Maynard, il commença par détacher l’arme d’estoc du baudrier. Il dénoua la ceinture à laquelle pendait un poignard. Il libéra une à une les plaques qui composaient la cuirasse. Il délivra d’abord les bras, puis le thorax. En retirant le plastron, il déclencha une pluie de boue incrustée, à laquelle se mêla le petit rouleau qui avait appartenu au roi de Bohême.

Le chevalier, d’un signe, les pria d’attendre. Il récupéra le parchemin et le nettoya. Il était sale, mais point abîmé. Et c’était la même chose pour la bague qui le retenait – une bague en or massif. Maynard la fit tourner entre ses doigts, et vit que le chaton était gravé d’un blason religieux.

